

Les tours Qc History X

par Webster

DOSSIER DE PRESSE



QcHistoryXtours.ca
WebsterLS.com

(Québec) Une histoire noire



Faute de m'y être déjà attardée, j'ai toujours pensé que l'histoire de la ville de Québec était monochrome, uniquement blanche. Entre Webster. Par des visites guidées à travers le Vieux-Québec, l'historien et rappeur de Limoilou nous illustre l'histoire, méconnue, des Noirs à Québec, la Qc History X, pour reprendre le nom du tour guidé. On y apprend notamment qu'un dénommé Olivier Lejeune est le premier esclave africain débarqué à Québec, en 1629. Et que la majorité des Noirs établis à Québec à cette époque,

et pendant longtemps, étaient des esclaves. Il fait ainsi la lumière sur un pan peu glorieux de notre histoire, celui de la présence d'esclaves, majoritairement amérindiens ou noirs, en Nouvelle-France et sous le régime anglais. Peu formelle, la visite guidée avec le doué conteur Webster prend presque des airs de marche entre amis tellement les interactions sont nombreuses et bienvenues. Personnellement, j'ai été très impressionnée par les connaissances du rappeur et par le travail de recherche effectué en amont. Il est passionné, et ça paraît! La visite, d'une durée d'environ deux heures, coûte 20 \$ par personne. Pour y participer, seul ou en groupe, écrivez au info@qchistoryxtours.ca. Pour plus d'info : qchistoryxtours.ca

[http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/la-capitale/201610/06/01-5028114-3-idees-de-sorties-pour-la-fin-de-semaine.php?](http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/la-capitale/201610/06/01-5028114-3-idees-de-sorties-pour-la-fin-de-semaine.php?utm_categorieinterne=traficdrivers&utm_contenuinterne=cyberpresse_hotTopics_sujets-a-la-une-soleil_1667938_section_POS2)

[utm_categorieinterne=traficdrivers&utm_contenuinterne=cyberpresse_hotTopics_sujets-a-la-une-soleil_1667938_section_POS2](http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/la-capitale/201610/06/01-5028114-3-idees-de-sorties-pour-la-fin-de-semaine.php?utm_categorieinterne=traficdrivers&utm_contenuinterne=cyberpresse_hotTopics_sujets-a-la-une-soleil_1667938_section_POS2)



Qc History X : L'histoire autrement

Depuis le début de l'été, le rappeur et historien Webster sillonne les rues de la ville pour faire connaître une page méconnue de notre histoire, soit celle des Noirs, qui prend une grande place dans l'arbre généalogique québécois.

De la place D'Youville au parc de l'Artillerie en passant par la place Royale, Webster invite les curieux à suivre les traces de l'esclavagisme, bien présent dans l'histoire de Québec. «Ça permet de donner une meilleure perspective sur le présent, alors qu'on est à une époque où on se questionne beaucoup sur l'identité québécoise. Je veux démontrer que notre passé est plus pluriel qu'on le pense», indique le rappeur, devenu guide touristique pour l'occasion.

Réservation et informations: qchistoryxtours.ca

<http://www.journaldequebec.com/2016/08/21/les-secrets-les-mieux-gardes-de-quebec>

VOIR

25 JUILLET 2016 | QUÉBEC | CATHERINE GENEST

QC HISTORY X | WEBSTER: « C'EST MA RÉVOLUTION CULTURELLE »



Sa démarche n'a rien de futile. Avec QC History X, Webster (né Aly Ndiaye) se fait guide touristique et transmetteur d'un récit méconnu.

Historien de formation et « rappeur pédagogue », Aly Ndiaye a bâti tout un pan de sa carrière sur ses qualités de vulgarisateur, son goût du partage. Depuis le début de l'été, il propose des visites guidées à travers la cité intra-muros pour raconter le pas si fabuleux destin des Noirs de Québec.

Il faut remonter jusqu'en 1604, quatre ans avant la formation de la ville, pour retracer le premier homme à la peau noire de notre histoire. D'ailleurs, ils étaient peut-être même deux. « Les historiens ne s'entendent pas au sujet de l'Africain Mathieu Da Costa, interprète de Samuel de Champlain. Était-il ici ou non? [...] Même s'il n'était pas du voyage, il y a eu moins eu un autre Noir. Lui, il va mourir du scorbut sur l'Île Ste-Croix. Marc Lescarbot faisait partie de l'équipage et il en parle dans son livre L'histoire de la Nouvelle-France. Il va écrire « le sieur de Poutrincourt fit ouvrir un nègre qui avait les parties toutes noires, hormis l'estomac. » Sinon, on ne l'aurait jamais su. »

Puis, les années passent et les explorateurs casse-cou font place aux colons. Guillaume Couillard en est, il donne désormais son nom de famille à la rue de l'Ostradamus, et il sera premier à posséder (comme une meuble, un objet) un esclave noir qu'il avait acheté aux méchants Frères Kirkes – les guerriers qui avaient pris Québec de 1629 à 1632. À leur départ, les Anglais défaits lui vendront Olivier Lejeune, un pré-ado du Madagascar, pour la somme de 50 écus. Ces frères le vendront au traître Le Baillif qui lui le donnera à Couillard

avant de quitter pour l'Europe en 1632. Le petit étudiera par la suite à la Seigneurie Notre-Dame-des-Anges, avant de retourner à la maison des Couillard pour y travailler jusqu'à sa mort, dans la trentaine.

À Québec, le 3/4 des esclaves étaient des domestiques vivant en ville. C'était, pour reprendre les mots de Webster, « une mode », de la frime, comme pour une dame de Ste-Foy qui porte aujourd'hui un sac à main Michael Kors. Ça paraissait bien! On raconte par ailleurs que Joseph Papineau (père du célèbre patriote), Marguerite d'Youville et le Louis-Joseph de Montcalm avaient les leurs... « Ce n'est pas reluisant, admet le rappeur, mais c'est important d'en parler pour montrer que notre passé est multiculturel. Ça amène une perspective différente du présent. »

Fils d'un père sénégalais et du mère québécoise de descendance partiellement irlandaise, Ndiaye n'exclut pas la possibilité d'avoir eu des ancêtres Noirs de son côté maternel. Un fait difficile à prouver par les arbres généalogiques puisque, après tout, les noms n'ont pas de couleur de peau.

Chose certaine: les couples mixtes n'étaient pas si rares autrefois. Pensons notamment aux Frères Williams, coiffeurs-vedette de la haute société de 1870 à 1920 sur la rue St-Louis, dans le bâtiment à la toiture rouge qui abrite désormais le restaurant Aux Anciens Canadiens. Des hommes d'affaires respectés, les fils d'une dame Irlandaise et d'un monsieur Jamaïcain. Il en va de même pour le magna de l'immobilier et ancien esclave John Trimm, ancêtre de la famille Mallettes de Montréal. Un riche veuf qui avait épousé une Blanche après le décès de sa première femme, une fille répondant au prénom de Charlotte qui avait été affranchie en créant jurisprudence.

C'est James Monk, le juge du Bas-Canada qui lui rendit sa liberté en 1798 en réalisant qu'aucune loi ne régissait l'esclavage. Accusée d'avoir voulu s'enfuir de son lieu de travail, Charlotte se verra émancipée et précipitera indirectement la fin du trafic humain chez nous, soit une soixantaine d'années avant les États-Unis.

En tout, c'est près de 4000 esclaves qui sont répertoriés à Québec et 75% d'entres eux étaient Autochtones, les « pawnees » comme on les appelait à l'époque. Des gens déportés depuis la vallée du Mississipi qui, c'est terrible à écrire, valaient moins cher que les Noirs parce que leur espérance de vie (un petit 18 ans) était moins élevée.

Les recherches de Webster ont débuté il y a dix ans, un travail de longue haleine. « J'ai commencé en 2006 avec la chanson QC History X et je n'ai pas arrêté depuis. J'ai beaucoup lu. [...] Moi je ne fais pas une recherche d'archives en tant que tel, je manque de temps même si j'aimerais beaucoup ça. Je fais de la recherche dans les livres, notamment ceux de Frank Mackay, et je collecte les informations pour les partager avec le grand public.'

Pour voir Québec à travers les yeux de Webster, on lui écrit (littéralement) un courriel via info@qchistoryxtours.ca.

<https://voir.ca/societe/2016/07/25/webster-cest-ma-revolution-culturelle/>

LE SOLEIL

26 FÉVRIER 2016 | QUÉBEC | NORMAND PROVENCHER

WEBSTER | WEBSTER, LE RAPPEUR HISTORIEN DE LIMOILOU



Webster est né et a grandi dans Limoilou. Il a été l'un des premiers artistes de la capitale à faire carrière dans le rap, au milieu des années 90. Le Soleil, Erick Labbé

(Québec) À 15 ans, dans son Limoilou natal, Webster s'est lancé dans le rap pour brasser la cage, vilipender les politiciens, dénoncer haut et fort les inégalités sociales. Son style ne donnait pas dans la dentelle. «Mes propos étaient assez agressifs. C'était une façon négative de voir les choses. Je veux maintenant travailler à trouver des solutions, plutôt que de juste pointer des problèmes. Je veux être un leader positif.»

L'adolescent d'hier en révolte contre l'ordre établi s'est assagi. À 36 ans, le grand gaillard au ton posé, à la dégaine cool et au look à la James Hyndman préfère parler de persévérance scolaire et de résilience, mais aussi et surtout de langue française et d'histoire, ses deux passions en dehors du rap.

Attablé devant un thé à la Brûlerie Limoilou, un endroit où ils sont nombreux à le saluer au passage, Webster savoure la nouvelle orientation donnée à sa carrière, il y a une douzaine d'années. Après avoir rappé en anglais, c'est maintenant dans la langue de Félix Leclerc qu'il le fait. Avec une immense fierté.

«J'ai commencé en anglais parce qu'à l'époque, on ne savait pas qu'on pouvait le faire en

français. Ce n'était pas concevable de rapper en français.» Jusqu'à ce que survienne ce qu'il appelle la «Révolution française», où un courant venu de l'Hexagone a fini par s'imposer dans le petit monde du rap de la capitale. Lui, Limoilou Starz et le groupe 83, de la Rive-Sud, ont suivi la parade.

«Je sentais que le rap en anglais s'essouffait. Il fallait que je chante en français si je voulais garder contact avec ma base [de fans]. J'avais une meilleure qualité littéraire en français qu'en anglais. J'y étais plus à l'aise pour jouer avec les subtilités de la langue. Il a fallu que je prenne le temps de me découvrir. Et ça m'a pris du temps...»

Le dictionnaire Webster

Né de père sénégalais et de mère québécoise, Aly Ndiaye, de son vrai nom, détonne dans son groupe d'amis à l'adolescence. Il est bon à l'école et passe son temps dans les bouquins. «J'aime apprendre. J'étais tout le temps à la bibliothèque. Quand j'allais rejoindre mes amis au court de basket, j'arrivais avec ma pile de livres. Les gars m'écoeurèrent, me disaient que je savais tout sur tout.»

À l'époque, le jeune Aly passe aussi beaucoup de temps dans le dictionnaire anglais... Webster. Un ami s'est mis à le taquiner. Le surnom est resté. Il en a fait sa marque de commerce.

Les années passent et ses copains commencent à faire les quatre cents coups. Par révolte, désœuvrement ou simple paresse, plusieurs versent dans la criminalité et se retrouvent en prison. Le jeune Aly fait le choix de rester à carreau, le nez dans ses livres. «Mes amis me disaient : "Viens, on va aller braquer un dépanneur ou faire une maison." Je leur disais : "Désolé, j'ai un examen demain..."»

Le jeune Webster, un fan de Machiavel et de L'art de la guerre, de Sun Tzu, s'inscrit à l'Université Laval, où il décroche un baccalauréat en histoire. Un seul autre membre de son cercle d'amis et de connaissances a poussé aussi loin ses études, déplore-t-il.

Invité à Tout le monde en parle il y a deux semaines, pour participer au débat sur le black face, face à Louis Morissette, Webster revient sur la nécessité d'avoir «une plus grande sensibilité à la diversité culturelle», que ce soit à la télé, au cinéma ou sur les planches.

«C'est ce qui m'a poussé à faire du rap. Quand je regardais la télé, je ne me reconnaissais pas. Quand j'écoutais la radio, je ne m'entendais pas. Des comédiens noirs, il y en a au Québec. La plupart ne travaillent pas. Pourquoi ne pas leur offrir des rôles? C'est insultant pour eux», dénonce-t-il.

Au début de sa carrière, le rêve de Webster était d'en faire un métier et de voyager. Il peut dire mission accomplie. Depuis quelques années, il est devenu un ambassadeur de la langue française, à travers des ateliers d'écriture. Que ce soit dans les écoles et centres jeunesse du Québec, aux États-Unis, où il est en tournée pour trois semaines, ou au Japon, sa prochaine étape le mois prochain, il va à la rencontre des jeunes, bouquins de français sous le bras.

«Ça s'appelle l'utilisation créative du français à travers le rap. Dans le Bronx ou à Brooklyn,

les chansons en français, ça n'intéresse pas les jeunes, mais le rap, ça leur parle, c'est beaucoup plus près de leur réalité.»

Rester ou partir?

Pour la suite des choses, Webster résiste à l'idée de quitter Québec, ville blanche par excellence. Autour de lui, ses amis noirs sont nombreux à avoir levé les voiles pour Montréal, exaspérés de subir le regard d'autrui. «Dans ma génération, les trois quarts sont partis, facile. Certains pour suivre leur famille, d'autres par envie, d'autres parce qu'ils étaient tannés de se faire regarder. Moi, je suis habitué, mais plusieurs en avaient assez. Ils avaient le goût d'être anonymes.»

Ali «Webster» Ndiaye persiste à résister aux chants des sirènes, par amour des siens et de sa ville, mais aussi par défi. «J'aurais pu aller à Montréal, mais je veux faire du rap à partir de Québec. C'est un terreau fertile. Tout le Québec regarde ce qui se fait ici.»

«Si j'avais à partir un jour, ce ne serait pas nécessairement pour Montréal, précise-t-il. Tant qu'à rester au Québec, j'aime mieux rester ici. Si je pars un jour, ce sera pour une autre province ou un autre pays. Je ne sais pas où la vie va m'amener...»

Au coeur du passé esclavagiste

Qu'ont en commun Marguerite d'Youville, le général Montcalm et Guillaume Couillard, le premier colon français anobli par le roi Louis XIV? Tous ont été propriétaires d'esclaves.

Un peu partout dans le Vieux-Québec, plusieurs endroits renvoient à un passé esclavagiste que peu de gens soupçonnent. Webster s'applique depuis peu à offrir des tours guidés pour lever le voile sur cette page méconnue de notre histoire. Le lancement officiel de ses instructives balades aura lieu en mai.

De la place D'Youville jusqu'à la place Royale, en passant par le parc de l'Artillerie et la côte de la Montagne, le rappeur historien démontre que l'esclavagisme a déjà eu pignon sur rue à Québec, autant sous le régime anglais que français. «À Québec, on a déjà compté jusqu'à 1000 esclaves répertoriés, ce qui veut dire qu'il y en avait peut-être le double. La moitié était noire, l'autre moitié amérindienne. On allait chercher les esclaves noirs dans les colonies anglaises.»

«Combien de gens savent que le premier Noir arrivé à Québec, en 1629, s'appelait Olivier Lejeune? Il avait huit ans et était l'esclave de Guillaume Couillard. Il a été l'un des premiers élèves de notre histoire académique parce qu'il étudiait chez les Jésuites.»

Dans la côte de la Montagne, où la Gazette de Québec et le Quebec Herald avaient leurs locaux, Webster en profite pour rappeler que ces journaux publiaient à l'époque des petites annonces pour la vente de «nègres». «Ils n'étaient pas vendus au marché, mais de particulier à particulier.»

Loin de lui l'idée d'offrir ces tours guidés pour remettre ces crimes sous le nez de ses

concitoyens blancs. «Je ne le fais jamais pour culpabiliser, mais pour démontrer que nous avons une histoire plurielle depuis les débuts de la colonie.»

D'ailleurs, il ne cache pas que son propre arbre généalogique abrite quelques ancêtres esclavagistes. «Mon père faisait partie de la noblesse sénégalaise, dans l'empire wolof. Ils avaient des esclaves. Du côté de ma mère, c'est fort possible.»

<http://www.lapresse.ca/le-soleil/actualites/societe/201602/26/01-4955129-webster-le-rappeur-historien-de-limoilou.php>

MÉTRO

03 FÉVRIER 2016 | MONTRÉAL | CLAUDE ANDRÉ

WEBSTER | L'HISTOIRE DU QUÉBEC, L'HISTOIRE DE WEBSTER



«Les gens doivent comprendre que les Noirs sont ici depuis le début de la colonie», rappelle Webster.
Josie Desmarais/Métro

À l'occasion du Mois de l'histoire des Noirs, Métro a rencontré le rappeur Webster, un des trois porte-parole de l'événement.

Rappeur actif depuis une vingtaine d'années, ce «SénéQueb», dont le père est né au Sénégal et la mère est Québécoise, est aussi un féru d'histoire qui n'a pas la langue dans sa poche. Ça tombe bien, parce que Webster utilise ces deux atouts pour nous faire découvrir un pan de l'histoire du Québec et du Canada que généralement nous ne connaissons pas.

Ainsi, de 1733 à 1743, le bourreau de la Nouvelle-France était un esclave martiniquais condamné à mort. Dénommé Mathieu Léveillée, il avait été acheté pour faire la sale besogne. Sa première victime? Marie-Josèphe-Angélique, une esclave noire accusée d'avoir voulu incendier la ville de Montréal!

«À Québec, le premier maître esclave se nommait Guillaume Couillard. Quand je croise un Couillard et que je le lui dis, parfois il s'excuse. Je lui demande pourquoi? "Est-ce que tu as eu des esclaves?" "Non" "Et Olivier Lejeune (un esclave noir), ce n'était pas mon ancêtre." Il faut aller au-delà de la culpabilité personnelle, bien que les institutions doivent jouer leur rôle de réparation», dit Webster.

En plus des ateliers d'écriture rap qu'il offre dans les écoles, Webster – qui chante Qc History X avec Karim Ouellet – propose de revoir notre histoire à travers le prisme de l'esclavagisme et de la présence des Noirs depuis les débuts de la Nouvelle-France, au XVIIe siècle, et à la faveur d'un parcours guidé (en français ou en anglais) dans la ville de Québec, où il habite.

Notons qu'il y a aussi eu des esclaves amérindiens, appelés Panis (nom francophone d'une Nation des Grandes Plaines), et cela aussi bien sous les régimes français qu'anglais. Et quels sont les principaux enjeux pour les Noirs en 2016? «Je dirais évidemment ceux qui sont liés au logement et à l'emploi, mais puisque je suis né ici, le mien s'articule davantage autour d'une relecture inclusive de l'histoire. Les gens doivent comprendre que les Noirs sont ici depuis le début de la colonie et qu'il y a eu des esclaves. Cette histoire ne doit pas être réservée à une certaine élite intellectuelle», insiste le Métis Webster, qui se sent plus Noir que Blanc et qui aurait aimé connaître cette histoire au cours de sa jeunesse. Ce qui aurait pu l'aider dans sa propre construction identitaire et qui, espère-t-il, pourra aussi aider des personnes issues de l'immigration, nées au Québec, mais ne se sentant pas toujours Québécoises.

«Quand Vaudreuil va capituler devant Amherst, le 8 septembre 1760, et livrer Montréal aux Anglais, l'article 47 stipule que les Canadiens-Français auront le droit de garder leurs esclaves et panis (esclaves amérindiens) et les éduquer dans la religion catholique romaine», rappelle Webster.

Cela étant dit, il ne faut surtout pas voir sa démarche «historico-musicale» comme une volonté d'accusation revancharde, mais plutôt comme une intention de réhabilitation historique.

Quant à la récente controverse entourant Louis Morissette, qui a dénoncé en entrevue les «moustiques» qui l'ont contraint à embaucher un Noir (Normand Brathwaite) pour jouer un Noir (François Bugingo) dans le dernier Bye Bye, histoire d'éviter, comme par le passé, le fameux «blackface», Webster tranche : «C'est la preuve d'une grande insensibilité culturelle et historique. C'est un phénomène qui existait aussi ici. Il y a une vieille photo où on voit un Blanc déguisé en Noir avec la mention, écrite sur une pancarte qu'il a dans le dos : "Le fardeau de l'homme blanc." C'était une manière caricaturale de se moquer des Noirs. Certains acteurs devenaient très populaires comme ça et, plutôt que d'engager des Noirs, on prenait des Blancs qui se grimaient. Pour moi, il ne faut pas l'oublier et, là, ça revient avec une attitude négative.»

L'affaire de Louis Morissette, selon lui, pose aussi un autre problème, parce qu'on ne voit presque pas de Noirs dans les médias. «Jeune, j'aurais aimé avoir des modèles. Les rappers de New York nous ont influencés plus qu'aucun artiste québécois. C'est en me rapprochant de mon côté blanc que j'ai découvert la culture québécoise. Je suis contre la censure et en faveur de la liberté d'expression, mais il faut assumer. Louis Morissette a le droit de dire ce qu'il veut, mais il doit assumer la connotation raciste de ses propos», précise Webster de façon très sereine.

<http://journalmetro.com/culture/912892/lhistoire-du-quebec-lhistoire-de-webster/#>

LA QUÊTE
FÉVRIER 2015 | QUÉBEC | VÉRONIK DESROCHERS
WEBSTER | RAPPEUR ET HISTORIEN

La Quête

Le magazine de rue de Québec

No 171 Février 2015

4\$

Sur camelot, appelez qui au camelot portant une carte d'identification.
2\$ sur le prix de vente va directement au camelot.

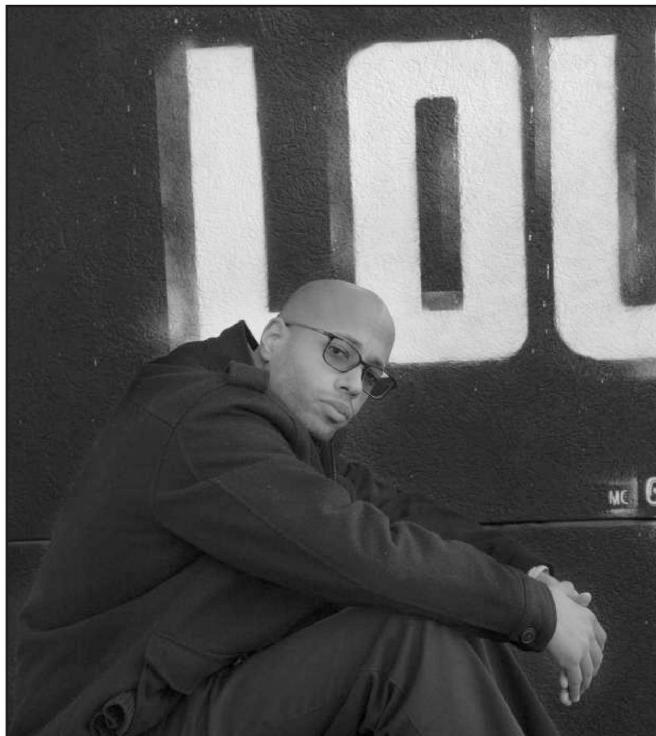


NoirEs

- Webster : rappeur historien
- Candidate à surveiller
- Une affaire de cheveux
- Haïti dans la Capitale

RAPPEUR ET HISTORIEN

En entrevue avec *La Quête* à la boutique Article 721 dans Limoilou en novembre dernier, le rappeur Aly Ndiaye, alias Webster, nous parle des réalités passées et actuelles des Noirs de Québec.



Webster

HISTOIRE NOIRE

La Quête : Que signifie le mois de l'Histoire des Noirs pour toi ?

Webster : C'est le moyen de commémorer et de célébrer la présence et l'apport de la culture noire à l'Amérique du Nord, au reste du monde, à l'Occident. Idéalement, pour moi, il n'y aurait pas de Mois des Noirs, l'histoire des Noirs serait connue comme étant l'histoire tout simplement. C'est une histoire qui est tellement ignorée, si on en parle aux gens, les trois quarts ne savent pas qu'il y a des Noirs ici depuis le début de la colonie. De là, l'importance d'avoir un Mois de l'Histoire des Noirs.

LQ : La Quête fait un numéro sur les Noirs pour souligner le Mois de l'Histoire des Noirs, comment perçois-tu cela ?

W : Je trouve que c'est une très bonne idée, parce que justement, c'est une dy-

namique dont on ne parle pas vraiment. C'est un moyen pour les gens d'entrer en contact avec une partie de la population et une partie de leur culture. Souvent, on dit que c'est une minorité visible invisible. C'est une minorité visible, mais qu'on ne voit pas nécessairement à l'écran, dans les fonctions officielles, en politique, à la télé, etc., on en voit, mais je ne pense pas que ce soit représentatif du pourcentage de la population.

LQ : J'aimerais t'entendre sur l'histoire des Noirs à Québec. Parle-moi de personnages célèbres.

W : Un homme important, c'est Mathieu da Costa qui est le premier Africain à venir officiellement au Canada. C'était l'interprète de Samuel de Champlain. Ce n'était pas un esclave, il faisait le truchement : la traduction entre les Européens et les Amérindiens. C'est quelqu'un qui connaissait les langues amérindiennes,

probablement qu'il était venu ici avec les pêcheurs basques avant.

Le premier Africain à vivre et à mourir à Québec va arriver en 1629, seulement vingt ans après les débuts de la colonie. Il s'appelait Olivier Lejeune. C'était l'esclave de Guillaume Couillard. Il est arrivé avec les frères Kirke lors de la prise de Québec en 1629. Un des frères Kirke l'a vendu à Lebaillif qui était un traître, un Français qui travaillait au compte des Anglais. Quand les Français ont repris Québec en 1632, Lebaillif est reparti, mais a donné Olivier Lejeune à Guillaume Couillard. Guillaume Couillard va l'avoir chez lui en tant que domestique et va le faire éduquer chez les Jésuites. Lejeune est l'un des deux premiers étudiants dans toute l'histoire scolaire du Canada. Dans les *Relations des Jésuites* de 1633, le père Paul Lejeune, qui va leur enseigner, écrit : « Je suis devenu régent en Canada et j'avois d'un côté un petit sauvage et de l'autre un petit nègre à qui j'apprenois les lettres. J'aimerais échanger ces deux jeunes étudiants pour tout auditoire de France ».

Alexander Grant : j'ai fait une chanson à propos de lui. C'est un activiste du 19^e siècle, dans les années 1830, à Montréal. C'est le premier à avoir donné un sentiment communautaire à la communauté noire à Montréal. C'est un personnage qu'on a oublié, mais qui a réussi à rassembler des gens autour de lui et à donner un sentiment d'unité et de fierté.

LQ : Que doit-on se souvenir de cette Histoire ?

W : Ce dont il faut se souvenir, c'est qu'on a une histoire multiculturelle. Déjà, elle était multiculturelle à travers les Européens et les Amérindiens, mais on doit aussi se souvenir des Noirs qui ont participé à l'édification de cette nation.

LQ : Tu es très souvent appelé à parler de l'histoire des Noirs. As-tu parfois l'impression d'être « seul de ta gang » ?

W : Oui et non. De ma génération, à Québec, oui. Mais je ne suis pas le seul. Il y a Philippe Fehmiu, à Montréal qui a beaucoup travaillé là-dessus. Son père, Paul Brown, est un grand historien, qui a fait une histoire des Noirs aussi. Il y a plusieurs intellectuels qui en ont parlé, qui ont écrit des livres. J'essaie de vulgariser, de démocratiser cette connaissance

Photo: Camille Nadeau

pour que ça devienne une connaissance de base. Pour que tout le monde puisse savoir qu'il y a eu de l'esclavage ici. Pour que les jeunes puissent grandir en ayant accès à cette connaissance-là. Pour moi, ça permet de raffermir l'identité québécoise et de rendre plus inclusive l'histoire. Étant né à Québec, c'est quelque chose que j'aurais aimé savoir en vieillissant. Jeune, ça aurait contribué à mon façonnement identitaire.

DU RACISME À QUÉBEC ?

LQ: Les Noirs sont-ils encore victimes de profilage social à Québec ?

W: Oui... (Hésitation) Comment dire? Je pense qu'il y a certaines instances qui associent Noirs, criminalité, gangs de rue et hip-hop. Nommément, la police de Québec. J'ai l'impression que c'est moins pire que c'était, mais c'est de mon point de vue, parce que je ne le vis plus, on ne me colle plus. Je sais qu'il y a beaucoup de jeunes qui subissent ce type de profilage, mais je ne peux pas généraliser.

Il y a un certain problème face au hip-hop, face aux Noirs, mais ce n'est pas tous les policiers qui agissent comme ça. Il y a beaucoup de policiers qui agissent de manière professionnelle aussi. Je suis toujours taxé de pointer du doigt la police, et ce qui passe dans les médias, c'est toujours l'aspect où je suis fâché, mais je dis toujours qu'il faut nuancer, mais c'est jamais le segment qu'on met dans les médias.

LQ: Dans la même veine, Québec est-elle une ville raciste selon toi ?

W: On ne peut pas dire que la ville est raciste, mais définitivement, oui, il y a du racisme, comme partout ailleurs. Qu'on aille au Sénégal, il y en a du racisme, en Afrique, en Haïti, en Chine, au Moyen-Orient. Le racisme existe partout. Ça vient surtout de l'intolérance et de l'ignorance, donc oui, il y en a ici, mais il ne faut pas laisser cet aspect éclipser le fait qu'il y a des efforts qui sont faits. On ne peut pas définir une ville de par sa minorité, mais c'est une ville qui est encore homogène, ça c'est sûr.

LA VRAIE NATURE DU RAP

LQ: Sur ton dernier album, *À l'ombre des feuilles*, tu as délaissé la politique pour la philosophie... s'agit-il d'un

ras-le-bol, d'un changement de paradigme, d'une « évolution spirituelle » ?

W: J'ai rappé beaucoup à propos de politique. Ça fait 20 ans que je fais ça, et là-dessus, j'ai rappé 17-18 ans sur la politique. Ça a été mon sujet de prédilection pendant longtemps, mais j'ai juste décidé d'aller vers autre chose, parce que j'étais tanné d'être compartimenté comme rappeur engagé. Je suis une personne qui s'engage beaucoup dans la vie de tous les jours. Je ne sentais plus le besoin de rapper à propos de mon engagement. Si c'est le rap [engagé] qui t'intéresse venant de moi, il y a mes autres albums. Mais mon dernier album, j'en suis fier, c'est un album à écouter et à réfléchir.

LQ: Retour en arrière : tu es passé de l'anglais au français dans tes textes, pourquoi ?

W: Quand j'ai commencé à rapper en 1995, le rap se vivait en anglais, tout simplement. Il n'était pas question de faire ça en français, ça n'existait pas pour nous, ça se faisait en anglais. Puis, le rap en français est arrivé graduellement et je me suis rendu compte que si je voulais progresser, il était important que je rappe dans ma langue maternelle. Si un écrivain veut

aller plus loin, il doit maîtriser les subtilités de la langue, les petits détours qui font que l'écriture devient plus fine, plus subtile. C'était important de faire ce changement tôt, pour devenir bon tôt. (Rires) Ça

m'a pris 10 ans pour être à l'aise en français! Ce n'était pas par choix politique de la survie du français, c'était vraiment par choix artistique.

LQ: Ça a mené à des ateliers d'écriture pour les jeunes du secondaire. Parle-moi de ce projet? Comment ça se passe ?

W: Ça se passe très bien. Je suis très content. Ça a commencé en 2009, sur une commande du Musée national des Beaux-Arts. Théoriser quelque chose que je faisais à l'instinct depuis longtemps m'a vraiment fasciné. J'ai vraiment adoré ça. De fil en aiguille, j'ai commencé à en donner à plusieurs endroits. Ça m'a permis de toucher un spectre extrêmement large, autant les ghettos américains que les écoles privées de Philadelphie à 30 000\$ par année. Ça m'a permis de toucher des universités prestigieuses et des prisons pour jeunes. Ça m'a permis de rencontrer

des jeunes du primaire et des enseignants en formation.

Ça me permet de démontrer la valeur littéraire du rap et du hip-hop, parce que souvent, on a une image un peu négative de cette culture. Mais pour moi, c'est un mouvement littéraire à part entière. Il y a peu de styles musicaux qui sont aussi denses au niveau de l'écriture, qui amènent autant d'images littéraires en si peu de temps.

Il y a aussi un aspect thérapeutique et éducatif au rap. Des jeunes à problèmes vont sortir des choses à travers l'écriture qu'ils ne sont pas capables de dire. Et puis, c'est une chose qui fascine les jeunes. Je leur apprend les bases du français littéraire. Je leur donne le matériel des cours de poésie, mais à travers le rap. Pour eux, tout d'un coup, ça devient intéressant.

LQ: Qu'est-ce qui t'attend dans les prochains mois ?

W: Des voyages se préparent pour cette année. Beaucoup d'ateliers d'écriture jusqu'à la fin de l'année scolaire.

Je repense tranquillement à faire un autre album. J'étais sûr qu'*À l'ombre des feuilles* était mon dernier. Faire un album demande beaucoup d'énergie. J'ai l'impression de travailler deux-trois ans sur quelque chose où je mets toute mon âme que je cisele de manière profonde. Puis, ça sort, et c'est tout. Un album de rap au Québec n'a pas une longue vie. Surtout du rap à déchiffrer qui n'est plus un style à la mode auprès des jeunes. Les gens qui sont intéressés par ce type de textes ne sont pas intéressés par la musique hip-hop. C'est beaucoup d'efforts pour peu de retour.

Le rap est mal perçu et n'est pas perçu comme faisant partie de la culture québécoise. Ça fait 20 ans que je fais ça. Je suis un Québécois qui s'exprime à travers le hip-hop, donc ça fait partie de la culture québécoise que les gens le veuillent ou non. Le fait qu'on soit perçu avec condescendance, c'est quelque chose qui me dérange beaucoup.

VÉRONIK DESROCHERS